

PRÉMISSSES

POUR UNE MÉTHODOLOGIE CRITIQUE

DANS LES ÉTUDES ARMÉNO-GÉORGIENNES

Il n'est pas rare, et c'est d'ailleurs compréhensible dans une certaine mesure, que les études sur les rapports culturels¹ des peuples voisins soient influencées par des facteurs d'ordre ethnique ou national. Un cas de ce genre nous est offert par les études concernant les relations culturelles arméno-géorgiennes. Les considérations que nous allons développer ici à ce sujet, s'inspirent en partie de la question sur l'origine de l'alphabet géorgien, discutée dans les pages précédentes par les collègues John Greppin et Thomas Gamkrelidze, mais elles visent, au delà des questions particulières, la problématique beaucoup plus ample de comment envisager, dans une perspective rigoureusement critique, sans pêcher ni d'ingénuité ni d'hypercriticisme, le commerce culturel entre ces deux populations, qui s'émulent bien sûr à plusieurs égards, mais qui sont liées en même temps par une longue et profonde communauté historique. Plutôt qu'entrer dans les détails des différentes questions en suspens entre les parties, nous voudrions rappeler quelques principes généraux pour une juste approche de ces questions mêmes et pour une bonne méthodologie de leur examen. Il n'est donc pas dans nos intentions d'aborder une enquête sur les raisons historiques, lointaines ou récentes, qui ont pu déterminer certains comportements dans le domaine de la recherche scientifique.

Le débat sur l'origine de l'alphabet est une des régions «chaudes» dans le domaine des études arméno-géorgiennes; mais

1. Par «culture» nous entendons ici toute manifestation de l'esprit humain s'exprimant dans une dimension collective et tendant à saisir, à interpréter ou à transformer la réalité.

on pourrait multiplier les exemples. Le développement des études d'histoire de l'art, ces dernières années, a surtout repropoé, et d'une façon nouvelle, certaines questions qui souvent ont été traitées, il faut le dire, dans un contexte assez détaché du réel et dans des perspectives plus ou moins unilatérales. Il nous semble enfin que la question même sur l'origine de l'alphabet, que nous prendrons en considération dans la deuxième partie de cette esquisse comme exemple concret de l'application de nos principes méthodologiques, ne puisse être traitée d'une façon adéquate, si on la réduit à une question d'ordre purement linguistique ou de critique textuel.

a) Evidemment le premier principe à rappeler dans de pareilles circonstances et sur lequel tout le monde se trouvera d'accord, mais qui se révèle, hélas, trop générique et par cela même trop abstrait pour inspirer une orientation précise, c'est qu'aucun motif subjectif et, en particulier, ethnique ou national, ne devrait conditionner la recherche scientifique. Ce même principe pourra acquérir, cependant, un sens concret si, en face de l'épineux problème des «influences», on affirmera avec toute clarté qu'une certaine influence reçue ou exercée ne signifie aucunement, du point de vue du niveau culturel historique d'une collectivité, ni infériorité ni supériorité vis-à-vis de l'autre. Il faut absolument se débarrasser de ce «complexe», déjà dépassé en grande partie dans les cultures de l'Europe occidentale, mais encore assez répandu dans les milieux moyen-orientaux; le fait d'avoir subi l'influence d'une culture voisine, de quelque poids politique qu'elle jouisse, n'implique pas, de par soi, l'acceptation d'une position subalterne par rapport à elle. Il existe, bien sûr, une certaine dépendance dans la phase de l'assimilation d'une influence, mais cela ne constitue nullement un critère général pour le développement ultérieur de la culture qui s'y est soumise et pour ses relations successives avec la culture influante, qu'elle pourra éventuellement conditionner à son tour. Qu'il suffise de rappeler, à cet égard, l'influence italienne dans la Renaissance, celle de l'Angleterre sur l'Illuminisme continental, celle de l'Allemagne pour le Romantisme ou celle de la France sur la peinture et la poésie modernes. Ce serait sans doute un symptôme d'immaturité culturelle, presque impensable, si ces pays se sentissent dégradés en quelque sorte par le fait d'avoir subi ou de devoir reconnaître l'influence des autres, in-

fluences qui furent d'ailleurs alternées selon les divers moments historiques, comme il arrive souvent dans les relations réciproques entre les peuples.

On sait désormais que les influences culturelles dépendent de plusieurs facteurs d'ordre différent: économique, social, politique, religieux, et pas pour dernier le facteur géographique. Aussi il n'est point de doute que dans les phases primitives de la propagation du christianisme — et toute la culture moyen-âgeuse tant de l'Arménie que de la Géorgie est imprégnée de christianisme — l'Arménie ait subi, en raison de sa position géographique même, de très fortes influences grecques et syriaques. Il n'y aurait donc rien d'étonnant ou de scandaleux pour personne si la Géorgie, à son tour, ait subi, dans cette phase initiale et pour de semblables raisons géographiques, des influences arméniennes, suivant les grandes lignes de propagation du christianisme primitif à partir de la Syrie et de la Cappadoce.

Ces conditions concrètes du développement de courants d'influences pourront être dûment mises en lumière par une analyse historique qui dépasse décidément les préjugés de supériorité ethnique ou raciale ou une fausse conception d'orgueil national telle qu'elle se dégage de cet exposé assez concis.

b) Ces dernières considérations sur les conditions concrètes des échanges culturels, nous mènent à aborder un autre aspect fondamental de notre problématique. Il arrive souvent, surtout dans les études relatives à l'histoire de l'art, qu'on traite une question particulière et parfois même tout l'arc du développement d'un phénomène artistique, d'une part sans insérer ces questions dans le contexte global de la situation culturelle du pays ou des pays au moment donné et, d'autre part, avec une approche assez épidermique des infrastructures économiques et sociales. Ce n'est pas le cas de rappeler ici l'extrême importance du texte, du document écrit, pour une compréhension profonde de la culture d'une époque. L'interdépendance mutuelle des diverses expressions culturelles est, elle aussi, une donnée assez évidente pour que nous y insistions davantage. Ce serait une faute assez grave de considérer les phénomènes culturels isolément sans leurs corrélations et interactions réciproques. Il existe tout un humus historique, au sens plus large du mot, constitué par la gamme indéfinie des activités humaines dont on ne saurait

détacher, sans encourir le risque de perspectives unilatérales et faussées, les expressions particulières de la culture.

Si l'on tenait suffisamment compte de tout cet ensemble de facteurs historiques dont nous venons de parler, comme on ne serait scandalisé de voir des influences arméniennes sur la culture géorgienne, en particulier du IV^e, V^e et en partie du VI^e siècle, ainsi on ne serait non plus alarmé en voyant des influences géorgiennes sur la culture arménienne, surtout aux XII^e-XIV^e siècles. Ce n'est là, bien sûr, qu'une schématisation des plus générales et par trop simplifiée des procédés complexes des échanges culturels armeno-géorgiens, mais elle rend, nous semble-t-il, l'idée centrale de notre discours.

c) Notre effort étant d'éclaircir, à la lumière de quelques principes fondamentaux, les différentes dimensions de la vaste problématique des influences et échanges culturels, il faut se garder absolument de confondre les influences remarquées avec l'identité même, au point de vue ethnique, d'une certaine expression culturelle. C'est un risque qu'encourent souvent même des chercheurs ethniquement neutres, en particulier occidentaux, ce qui s'explique, entre autres, par le fait que la tradition occidentale a pour longtemps ignoré ou sousestimé l'importance du facteur «ethnie», l'engloutissant dans les catégories de pays, de «nation», ou bien de «style» pour ce qui concerne l'histoire de l'art².

Nous avons traité ailleurs les problèmes que pose le rapport entre l'origine ethnique de l'auteur et l'œuvre d'art ou de littérature³. Ignorer cette origine, pour quelque motif qu'il soit, nous

2. Aussi on constate parfois une certaine tendance à qualifier simplement de «géorgiennes», sans un approfondissement suffisant des circonstances concrètes de leur production, des œuvres d'art qui sont certainement exécutées dans un «style» géorgien. Quelqu'un a pu même parler récemment de «l'église géorgienne de Tigran Honenc». Que les fresques de cette église aient été conçues dans l'esprit de l'art géorgien et que les peintres eux-mêmes fussent géorgiens, comme affirme aussi Mlle S. Der Nersessian, cela se comprend. Mais le saut qualitatif pour désigner comme géorgienne, sans rien de plus, l'église toute entière, nous devient incompréhensible.
3. Cfr. notre communication au III^e Symposium International d'Art Géorgien (Bari, 1980): *Le croisement des cultures dans les régions limitrophes de Géorgie, d'Arménie et de Byzance. Prémisses méthodologiques pour une lecture sociographique*, à paraître prochainement dans les «Actes» du Symposium.

semble équivalent à se résigner à priori à une approche partielle du tréfonds humain sous-jacent à la production culturelle. Pour ce qui concerne les relations arméno-géorgiennes, un cas particulier de croisements ethno-culturels, d'une portée historique non négligeable, nous est donné par les Arméniens chalcédonites, assez nombreux dans les régions de frontière. Parmi eux, ceux qui se trouvaient plus près de l'Empire byzantin avaient subi un fort processus de grécisation, tandis que ceux des provinces limitrophes de la Géorgie s'étaient ouverts naturellement à un processus d'ibérisation. Mais il ne serait pas correct, d'un point de vue ni historique ni théorique, de considérer ces gens là, sans aucune distinction, comme grecs ou géorgiens, du moins jusqu'à la phase de leur assimilation totale dans l'une de ces ethnies. Pratiquement, jusqu'au début de ce siècle, il existait encore, dans certains endroits de l'Anatolie, des communautés de ces arméno-grecs, appelés *hay-horomk'*, distinctes de toutes les autres communautés confessionnelles tant arméniennes que grecques. Pour en rester à une analogie, on pourrait apporter l'exemple mieux connu des Arméniens catholiques turcophones qui se considéraient exclusivement comme «nation catholique», reniant même leur arménité, qu'ils identifiaient aisément, dans leur mentalité essentiellement confessionnelle, avec la non-catholicité. Quand même, malgré ce refus explicite et les très fortes influences turco-levantines, il ne serait pas juste de les considérer simplement ni comme turcs ni comme levantins. C'est un de ces cas assez singuliers et bien complexes, dans la vie des peuples, qui s'explique par l'histoire particulière et tourmentée des Arméniens⁴.

4. Un exemple quasi symptomatique peut nous montrer comment même d'illustres savants arrivent parfois à simplifier excessivement les questions. Un éminent byzantinologue, parlant du typikon de Grégoire Pakourianos, a pu écrire: «qu'il soit géorgien d'origine ne fait aucun doute ... géorgien pur sang» (souligné par nous - L.Z.). On aurait tort à croire que de si catégoriques et si simplistes expressions puissent trouver lieu dans de recherches philologiques d'un certain niveau! Nous pensons, au contraire, qu'il revient aux savants occidentaux, en particulier, la très importante mission de donner eux-mêmes pour premiers l'exemple d'une méthodologie la plus rigoureuse possible et d'une approche des questions sereine, détachée, apaisante.

* * *

A la lumière de ces principes généraux de méthodologie ethno-culturelle, nous voudrions maintenant développer quelques considérations au sujet du rapport d'origine entre les alphabets arménien et géorgien, sur lequel deux excellents linguistes viennent d'exprimer leur point de vue, d'une façon plus ou moins concise, dans les pages précédentes.

a) Il nous semble qu'il ne vaille même pas la peine de s'arrêter sur les affirmations acritiques, dépourvues de tout support de documents, de l'existence des alphabets géorgien ou arménien antérieurement au V^e siècle et davantage encore à l'ère chrétienne. L'alphabet «danielien» dont nous avons une mention assez imprécise, s'il fut même employé, avant sa mise à l'épreuve par Mesrop, l'a été certainement pour une période et dans une région bien limitées.

b) Pour un jugement équitable sur la valeur du texte de Koriwn, en général, il faut se souvenir de son genre littéraire. Bien qu'on lui ait donné successivement le titre de «Vark' Maštoc'i» (Vie de Maštoc'), on se tromperait en le considérant une biographie au sens usuel de ce terme. Il n'est en réalité qu'un panégyrique prononcé lors de la translation des dépouilles mortelles de Mesrop à Ošakan en 445, six ans après sa mort; une sorte d'oraison funèbre. On doit donc tenir compte de la part de rhétorique, d'emphase, de tensions émotives, de surcharges sémantiques qui caractérisent généralement ce genre littéraire et qui trouvaient une correspondance bien féconde dans le tempérament de Koriwn: esprit ardent et imaginatif, susceptible d'élans d'enthousiasme, quelque peu confus dans l'expression, comme le révèle son style débordant de redondances, de périodes laissées en suspens, de libertés syntactiques. La personnalité de Koriwn se situe ainsi à l'opposé de celle d'Eznik, son compagnon de classe, dont le style est l'incarnation même de la clarté, de l'ordre, de la mesure, de la rationalité. Mais tout cela ne signifie point que Koriwn, comme d'autres orateurs en pareilles circonstances, eût voulu ou qu'il pût subvertir ou trahir la réalité des faits.

c) Il faut bien se garder, dans l'interprétation du processus de la formation de l'alphabet arménien, de cette approche naïve qui veut le considérer comme le fruit d'une illumination instan-

tanée ou comme l'œuvre exclusive de Mesrop. Il revient à Mesrop, sans doute, le très grand mérite d'avoir saisi la nécessité, pour son peuple, d'un alphabet. C'est là sa grande intuition de génie. Mais une lecture attentive du récit même de Koriwn montre, d'une manière assez claire, ce qui suit : la formation technique de cet alphabet fut le résultat d'un long et exténuant travail d'équipe, composée surtout par les disciples de Mesrop. Leur valeur et leur connaissance profonde de la langue trouvent la meilleure preuve dans leur production littéraire successive. Par ailleurs, une épreuve, probablement de la durée de deux ans, sur l'alphabet danielien, jugé par la suite insuffisant, avait mis bien en lumière les exigences structurelles de l'arménien pour un alphabet phonétiquement complet. Enfin, même pour la détermination graphique des formes des caractères, Mesrop a retenu opportun de se valoir encore de la collaboration d'un spécialiste, s'adressant à un des calligraphes les plus renommés de Samosat, Rufin. Il est donc bien évident que la formation de l'alphabet arménien fut une œuvre d'équipe, avec la contribution de personnalités de haute valeur dans leurs domaines respectifs. Nous devons reconnaître quand même à Mesrop l'énorme mérite d'en avoir été l'inspirateur et le cerveau.

b) La formation de l'alphabet arménien, comme celle des alphabets géorgien et albanais, s'insère dans le cadre de cet ample mouvement, qui anima la Subcaucasie⁵ tout le long du IV^e et V^e siècle, de la pénétration progressive de la culture chrétienne dans ces régions. Au début du IV^e siècle (de 301 à 314, selon les différents calculs) se situe la conversion officielle de l'Arménie à la nouvelle religion, suivie de près par celle de l'Albanie et de la Géorgie (vers l'an 330). Ce serait se situer dans une perspective dépourvue d'un sens de l'histoire le plus élémentaire, que de considérer cette succession chronologique de l'apparition d'un phénomène commun de telle importance dans la vie de pays limitrophes, sans y discerner une connexion historique. Et cette connexion s'explique facilement par le fait que la diffusion du christianisme suit, d'une manière très naturelle d'ailleurs, une direction géographiquement ascendante de Jérusalem et d'Antioche vers la Mésopotamie supérieure et la Cappadoce, pour se déve-

5. Pour le sens de ce terme voir: J.-M. THIERRY, *Les tétraconques à niche d'angle (Etude typologique d'un groupe d'églises subcaucasiennes)*, dans «Bazmavep», 138 (1980), p. 124.

lopper ensuite dans l'Arménie, la Géorgie et l'Albanie. En fait, c'est le royaume des Ibères qui devient le premier *Etat chrétien* de la Géorgie, et non pas les royautes côtières de la Mer Noire, quoiqu'on puisse rencontrer dans ces régions certaines traces d'une pénétration chrétienne assez précoce à travers le Pont. Aussi «la distribution sur le territoire des monuments les plus anciens de l'architecture chrétienne, ainsi que le plus grand nombre de bâtiments, se situe dans la partie orientale (ou centre-orientale) du pays (surtout en Kakhétie)»⁶. Il est vrai que le récit transmis par Rufin sur les débuts du christianisme en Ibérie, ne fait aucune mention de l'Arménie. Ce fait ne doit pas, quand même, nous surprendre outre mesure dans un texte de caractère nettement hagiographique où le souci principal du narrateur est de mettre en relief l'intervention *surnaturelle, miraculeuse* qui avait déterminé la conversion. La Sainte elle-même est présentée d'une manière très vague comme «mulier quaedam captiva», tandis que le passage final sur Constantin vient confirmer, s'il en était besoin, les étroits liens de ces conversions *officielles*, tant de la Géorgie que de l'Arménie, avec la situation politique générale dans l'Empire romain⁷.

Un des témoignages les plus incisifs sur cette connexion historique de la conversion officielle au christianisme de ces pays subcaucasiens est constitué, à notre avis, par leurs documents littéraires les plus anciens, voir la traduction de la Bible. Des spécialistes très sérieux et de la plus haute compétence, de Lyonnet à Molitor, sont d'accord, malgré des divergences dans les détails, pour affirmer une certaine dépendance de la version géorgienne de la Bible de celle arménienne. Dépendance qui n'enlève rien, bien entendu, ni à la valeur artistique de cette excellente version paléo-chrétienne, ni à son importance pour une reconstitution critique complète de la transmission du texte biblique.

e) Il nous paraît évident que dans l'ensemble de ce contexte historico-littéraire il n'y aurait rien d'étonnant ni d'extra-

6. A. ALPAGO-NOVELLO, *A propos de certains aspects caractérisants l'architecture paléochrétienne et du Haut Moyen-Age en Géorgie*, dans «Bedi Kartlisa», XXXVI (1978), p. 291.

7. Voir pour les détails P. PEETERS, *Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques*, dans «Anacleta Bollandiana», L (1932), pp. 5-58. Cette étude nous paraît offrir, dans son ensemble, un très bon exemple d'une sage méthodologie critique.

vagant qu'il y ait eu un certain lien historique entre la formation de l'alphabet arménien et du géorgien. N'existerait-il aucun témoignage explicite à l'égard, un tel lien serait suggéré, à notre avis, par le contexte même que nous venons de décrire.

En quoi alors consiste-t-il ce lien? Dans le fait que l'Arménie proposait un modèle, une expérience valide qui s'offrait à l'émulation, et cette fois-ci avec une force même majeure d'interpellation, dirait-on, que lors de la conversion officielle au christianisme. Mesrop se révélait comme l'inspirateur d'une très féconde idée religieuse et culturelle qui se répandait avec une vitesse surprenante dans toute la Subcaucasie. A cette fonction générale d'inspirateur pourrait très bien s'ajouter celle plus déterminée de conseiller et de transmetteur d'une expérience qui avait déjà abouti à d'excellents résultats en Arménie. Tout cela n'impliquant aucune nécessité de la connaissance des langues géorgienne ou albanaise de la part de Mesrop — sans nier naturellement la possibilité qu'il les ait connues d'une façon ou d'une autre —, n'exclut pas non plus que la formation de l'alphabet géorgien ait été — beaucoup plus encore que dans le cas de l'alphabet arménien — le résultat du travail passionné d'une équipe géorgienne connaissant à fond les secrets de leur langue.

Les premières inscriptions géorgiennes, datant du V^e siècle, s'insèrent très bien dans ce contexte historique et confirment à leur tour l'étroite connexion entre les origines des cultures littéraires en Arménie et en Géorgie. Une telle marche des événements et la fonction de modèle inspirateur qu'exerça l'œuvre de Mesrop vis-à-vis de la culture géorgienne de l'époque, peuvent bien expliquer comment Koriwn, dans son style propre de panégyriste, souvent insouciant des détails, ait pu dire, d'une façon assez générique, que Mesrop fit un alphabet pour les Géorgiens aussi⁸.

On voit bien que notre procédé se caractérise par un effort de rendre «intelligible» une donnée historique déterminée dans le contexte global de l'époque en question, sans recourir à des

8. Quelques uns ont suspecté de l'authenticité de Koriwn. Mais on sait bien que c'est le texte abrégé de *Vark' Maštoc'i* qui est postérieur, et le passage en question porte toutes les marques du style «koriwnien». Remarquons encore que certains chercheurs arméniens et d'autres ont proposé pour Koriwn une origine ibérienne ou arméno-ibérienne. Cependant, le fondement textuel auquel cette hypothèse s'appuie et son interprétation ne paraissent pas absolument sûrs.

artifices plus ou moins forcés ou à des hypothèses préconstruites. Aussi l'intelligibilité que nous proposons pour l'origine de l'alphabet géorgien, plutôt que de se fonder sur des détails isolés, comme seraient les formes ou l'ordre des lettres ou bien les affirmations de quelque auteur, ceux-ci pouvant toujours être contestés de façon plus ou moins arbitraire, dérive surtout de l'harmonie des données en question entre elles et avec le contexte général de l'époque.

f) Une interprétation adéquate de l'œuvre de Mesrop ne pourrait se développer dans un cadre de facteurs purement religieux, bien que cette œuvre soit inspirée en partie ou en grande partie par des préoccupations religieuses et pastorales. Mais, en la réduisant uniquement à ces facteurs, on ne saurait non plus comprendre le zèle de Mesrop pour la diffusion de son alphabet et pour l'étude de la langue arménienne parmi ses compatriotes soumis à l'empire byzantin. Le destin de l'Arménie était pratiquement tracé lors de la division, en 387, de son territoire entre la Perse et Byzance. Mesrop était conscient et lucide de la situation tragique de son pays et de la menace d'assimilation qui pesait sur le même, surtout dans les régions byzantines en raison de la commune foi chrétienne. La solution géniale qu'il proposait aurait servi, à la fois, à enraciner davantage la nouvelle religion dans les masses populaires, et à dresser une forte barrière contre les flux assimilateurs de Byzance. A notre avis, une préoccupation de cette sorte, vis-à-vis des influences arméniennes dans ces premières phases de culture chrétienne commune, ne seraient pas absentes du comportement de l'Eglise géorgienne lorsqu'elle rompit définitivement avec l'Arménie, sa forte voisine, pour s'approcher davantage de Byzance, le géant lointain et pour cela même moins dangereux. Ce sera là un tournant décisif non seulement pour les rapports arméno-géorgiens, mais encore et davantage pour une pleine affirmation de l'identité culturelle de la Géorgie chrétienne⁹.

BOGHOS LEVON ZEKIYAN

9. Cfr. notre communication au «I^{er} Symposium International sur les cultures de la Transcaucasie» (Venise, 1979): *La rupture entre l'Eglise géorgienne et l'Eglise arménienne au début du VII^e siècle. Essai d'une vue d'ensemble de l'arrière-plan historique*, à paraître prochainement.

ԱՄՓՈՓՈՒՄ

ՆԱԽԱԴՐԵԱԼՆԵՐ

ՔՆՆԱԽՕՍԱԿԱՆ ՄԵԹՈՏԱԲԱՆՈՒԹԵԱՆ ՄԸ ՀԱՄԱՐ
ՀԱՅ - ՎՐԱՑԱԿԱՆ ՈՒՍՈՒՄՆԱՍԻՐՈՒԹԻՒՆՆԵՐՈՒ ՄԷՋ

ՊՕՂՈՍ ԼԵՒՈՆ ՋԵԿԻԵԱՆ

Ճ. Կրեբերինի եւ Թ. Կամբրելիծէի կողմէ, նախընթաց էջերուն մէջ, վրացական աշխարհին ծագման հարցին շուրջ կարծիքներու փոխանակութիւնը առիթ ունենալով, Հեղինակը կը պարզէ իր նպատակը՝ քանի մը նկատողութիւններ կատարելու մեթոտաբանական աշխատանքի սկզբունքներուն շուրջ, որոնք պէտք են առաջնորդել հայ-վրացական յարաբերութիւններուն վերաբերեալ հետազոտութիւնները:

Յետ յիշեցնելու այն շատ պարզ, բայց նաեւ բաւական վերացական սկզբունքը, թէ ենթակայական եւ, ի մասնաւորի, ազգայնական շարժառիթներ պէտք չեն աշխարհի վերաբերեալ պրպտութիւններու հունը, կը ջանայ այս սկզբունքին շօշափելի բանաձեւում մը տալ՝ ընդտեղով թէ մերձակայ մշակոյթի մը ազդեցութիւնը կրել կամ անոր վրայ ազդել՝ չեն ներփակել, ըստ ինքնան, այդ մշակոյթներուն պատմական ընդհանուր մակարդակին նկատմամբ՝ ստորակայութեան կամ գերակայութեան յարաբերութիւն մը, նկատի առած մանաւանդ որ ազդեցութիւններու ուղղութիւնը կը փոխուի պատմական թանձրացեալ պարագաներուն համապատասխան: Օրինակ կը բերուին՝ եւրոպական ազդեցութիւնը մշակոյթներուն մէջ նշմարուած փոխազդեցութիւնները:

Ապա Հեղինակը կը շեշտէ, մշակութային որեւէ երեւոյթի լրիւ ըմբռնումին համար, անհրաժեշտութիւնը զայն նկատելու՝ տուեալ ժամանակաշրջանի պատմա-ընկերային ազդակներուն ամբողջականութեան մէջ:

Հուսկ վերջին անդադարձութիւնը կը վերաբերի՝ էթնիկ ծագումին տաճանաձեւ կարեւորութեան, մշակութային երեւոյթներու, ինչպէս նաեւ ընկերութեան մը նկարագրին՝ պատմականօրէն համակողմանի իմացումի մը համար:

Յօդուածին երկրորդ մասին մէջ, այս սկզբունքներու կիրարկումին իբր ներդրումը, Հեղինակը կը քննէ վրացական եւ հայկական աշխարհներուն առնչութեան հարցը: Առանց յամենալու՝ Ն. Ղարէն առաջ վրացական կամ հայ գիրքերու գոյութեան՝ աղբիւրագրական փաստարկութեան ընդունումին զուրկ վարկածներուն վրայ, Հեղինակը կ'անցնի իսկոյն բնորոշելու Կորիւնի գրութեան հարկան անոնք, որուն նկատառումը անհրաժեշտ կը թուի՝ չափէն աւելի չպարզելու համար նոյնինքն հայ աշխարհին կազմաւորումի յառաջընթացը: Եթէ Մեսրոպի կը պարտինք հանձարեղ յղացքը այդ գիրքին, կարելի չէ, սակայն, զայն նկատել, իր կազմին մէջ, իրեն վայրկեանական լուսաւորութեան մը արդասիւքը: Ընդհակառակն, ուշադիր ընթերցում մը նոյնինքն Կորիւնի բնագրին կը թելադրէ որ աստիկա արդենք եղած ըլլայ՝ խմբովին կատարուած երկար եւ համբերատար աշխատանքի մը: Մինչեւ իսկ գիրքերու ձեւերուն ստուգումին համար Մեսրոպ, անգամ մը եւս փաստելով հարցերու իր խոր իմացողութիւնը, դիմած է մասնագէտի մը փորձութիւնին:

Հայ եւ վրացական, ինչպէս նաեւ աղուանական, աշխարհներուն ծագումը շատ լաւ կը զետեղուի այն կրօնա-մշակութային շրջանի մամողջութեան մէջ, որ կը բնորոշէր Հայաստանի եւ աշխարհովկանեան երկիրներու պատմական դրութիւնը Դ-Ե. դարերուն: Այդ դրութեան յատկանշական մէկ երեւոյթն էր՝ քրիստոնէական

կրօնքին յաջորդաբար խորացող եւ շեշտուող իւրացումը այդ երկիրներուն կողմէ, սկսեալ քրիստոնէութեան պետականացումէն: Ընդհովկանեան երկիրներու միջեւ տիրող կրօնա-մշակութային այս հաղորդակցութեան ամէնէն յայտնի արտայայտութիւններէն մէկն ալ՝ Աստուածաշունչի վրացական թարգմանութեան ցուցաբերած աղբիւններն են հայկական թարգմանութեան հետ:

Պատմական այս համապատկերին մէջ, կ'եզրակացնէ Հեղինակը, եթէ նոյնիսկ գոյութիւն չունենար որեւէ գրական ակնարկ՝ վրացական աշխարհին հայկականին հետ ծագումնական կապակցութեան մասին, նման վարկած մը պիտի թելադրուէր նոյնինքն պատմական շրջանի մէջ: Ինչ բանի մէջ կրնայ կայացած ըլլալ այդ կապը: Մեսրոպի գործը՝ ոչ միայն վաւեր եւ խթանիչ տիպար մը եղած է հարեւան ժողովուրդներուն համար, այլ շատ հաւանօրէն նոյնինքն Մեսրոպ՝ իր խորհուրդով եւ փորձառութեան հաղորդումով՝ մեծապէս նպաստած է անոնց աշխարհներուն կազմաւորման գործին: Մեսրոպի ընծայուած այս գիրք չի մերժեր բնաւ՝ որ վրացական աշխարհին «թեքնիք» յորինումը գլուխ հանուած ըլլայ իրենց լեզուին խորապէս մասնագէտ վրացի խումբի մը կողմէ: Եւ միեւնոյն ատեն բաւական է բացատրելու համար Կորիւնի «ներբողական» հաստատութիւնը:

Ինչպէս կը տեսնուի, հոս կիրարկուած մեթոտաբանութիւնը կը ջանայ հասնիլ տրուած երեւոյթի մը փմանալիութեան, զայն համադրելով պատմական ժամանակաշրջանի մը ամբողջականութեան մէջ, առանց դիմելու քմածին ենթադրութիւններու կամ ծայրայեղ մեկնաբանութիւններու:

Հուսկ, Հեղինակը դիմել կու տայ որ Մեսրոպի գործը, թէեւ ներշնչուած կրօնական-հովուական մտահոգութիւններէ, ունէր միեւնոյն ատեն ազգային-մշակութային անտխտելի տարածք մը: Այլապէս, ինչպէս բացատրել Մեսրոպի եռանդը՝ իր աշխարհին ծաւալելու նաեւ Բիւզանդիոնի ենթակայ իր ազգակիցներուն միջեւ: Նման մտահոգութիւն մը, հաւանօրէն, չէր բացակայէր նաեւ վրացական Եկեղեցիին վերաբերումէն, երբ է. դարուն խզեց յարաբերութիւնները՝ իրեն հարեւան եւ իրմէ ուժեղ Հայաստանի հետ, բոլորովին յարելու համար հեռաւոր, որով եւ նուազ «փտանաւոր» հակային՝ Բիւզանդիոնի: